

CULTURE

Joséphine Baker au Panthéon: un message de fraternité

Star internationale, la sixième femme qui reposera dans la nécropole laïque était aussi une figure de la Résistance.

FLORENCE VIERRON @flovieron
ET VALÉRIE SASPORTAS @ValSasportas

HOMMAGE « J'éprouve énormément de fierté et de reconnaissance pour ceux qui ont œuvré afin que Maman entre au Panthéon, confie Akio Bouillon, 67 ans, le fils aîné de Joséphine Baker. Elle-même n'aurait peut-être pas accepté, parce qu'elle considérait que ce qu'elle faisait était normal. Mais elle a accepté la Légion d'honneur, alors pourquoi pas le Panthéon? », s'interroge-t-il. La famille a posé une condition à cet hommage : « Maman ne bougera pas de Monaco », où l'artiste a été inhumée en 1975, affirme-t-il.

Au château des Milandes, en Dordogne, l'annonce de l'entrée au Panthéon de Joséphine Baker, le 30 novembre, a provoqué des éclats de joie. « Je me bats depuis vingt ans pour raconter son histoire », dit Angélique de Labarre de Saint-Exupéry, qui fait vivre la demeure où l'artiste a résidé pendant trente ans avec ses 12 enfants adoptés. « La France l'avait un peu oubliée alors que son histoire est extraordinaire. Elle répétait sans cesse que, même si nous n'avons pas la même couleur de peau ni la même religion, nous sommes tous égaux. Ce message de fraternité, j'espère que certains vont l'entendre », poursuit-elle, heureuse que le château, qui accueille entre

100 000 et 120 000 visiteurs par an, puisse profiter de cette nouvelle.

« C'est formidable ! », s'est exclamé le commissaire-priseur de la maison Ader, David Nordmann, qui a dirigé la plus importante vente aux enchères de souvenirs de la Franco-Américaine des dernières années. Le 26 novembre 2015, Emmanuel Bonini, auteur de *La Véritable Joséphine Baker* (Éditions Pygmalion), se séparait de tout ce qu'il avait acquis pour écrire ce livre. « Ces archives exceptionnelles ont permis de découvrir autre chose que le Bal nègre et la ceinture de bananes. Sa correspondance avec le commandant Abtey mettait en lumière la résistante, dont il était le chef. De même ses échanges avec sa costumière révèlent sa méthode pour imposer à une Américaine ségrégationniste l'accueil des gens de couleur. En plein mouvement Black Lives Matter, ça devient historique ! », poursuit David Nordmann.

« Vaillante et généreuse »

Dimanche, après la diffusion de l'information par *Le Parisien*, confirmée par l'entourage du président Emmanuel Macron, les réactions étaient unanimement positives. Dans la majorité présidentielle, Roselyne Bachelot, ministre de la Culture, et Sébastien Lecornu, ministre des Outre-Mer, ont été les premiers à saluer cette décision. « Un modèle de femme vaillante et généreuse », a twitté la première.



Après Simone Veil et Maurice Genevoix, Joséphine Baker (ici en 1940) est la troisième personnalité qu'Emmanuel Macron fera entrer au Panthéon. STUDIO HARCOURT/RMN-GRAND PALAIS VIA AFP

« Nous lui rendons l'honneur qu'elle mérite », a écrit le second également sur Twitter. Seules quelques timides voix y ont d'abord vu une manœuvre politique. Il est vrai que le choix de cette personnalité n'est pas anodin dans une période où la France vit au rythme de fractures sociales et où il a fallu une loi contre le séparatisme religieux pour faire respecter les principes de la République.

En entrant au Panthéon, Joséphine Baker cumule les performances. Elle sera la première femme noire à reposer dans la nécropole laïque du centre de Paris, la sixième femme et la troisième personnalité choisie par Macron, après Simone Veil et Maurice Genevoix. Tout a commencé le 8 mai dernier, jour du 76^e anniversaire de la fin de la Seconde Guerre mondiale. Une pétition baptisée « Osez Joséphine » est lancée. Elle a

recueilli 38 000 signatures. Comme le 30 novembre, jour de l'anniversaire de mariage de la star avec Jean Lion en 1937, qui lui permit d'obtenir la nationalité française, cette date n'a pas été choisie au hasard. Elle voulait rappeler l'engagement de Joséphine Baker dans la Résistance. Car celle que l'on surnomma la « Vénus d'ébène » ne fut pas que l'égérie des milieux artistiques (cubistes et surréalistes), la muse de Foutjita, Colette ou Hemingway, mais aussi une grande figure de la Résistance.

« Il n'y avait qu'une race »

Entre 1940 et 1942, elle recueille des informations sur les positions de l'armée allemande en France. En raison de sa notoriété, les dotaniers lui réclament un autographe plutôt que ses papiers. Rapports et clichés sont épilogés sous sa robe ou transcrits à l'encre sympathique sur les partitions de ses chansons. Pour ces actions, elle a été récompensée en 1945 : on lui a donné le grade de lieutenant de l'armée de l'air, et elle a été décorée de la Croix de guerre, la médaille de la Résistance et de la Légion d'honneur. Des honneurs qui l'ont incitée à poursuivre son engagement. Loin de l'image de femme frivole que pouvaient donner ses tenues de scène et ses déhanchés sexy.

Née à Saint Louis, dans le Missouri, en 1906, Joséphine Baker a connu les sombres années de la ségrégation aux États-Unis et la misère. Mariée deux fois à 15 ans, elle fut le domicile familial en intégrant une troupe de vaudeville. Un producteur la remarqua, elle s'envola pour Paris et devient, à 19 ans, une vedette de la *Revue nègre*, spectacle qui a contribué à populariser le jazz et la culture noire américaine en France dans les années 1920-1930. C'est avec sa chanson *J'ai deux amours* qu'elle conquiert la capitale. « Elle n'a jamais arrêté. Après la guerre, elle remonte sur scène, donne des conférences contre le racisme. Pour elle il n'y avait qu'une race, c'est la race humaine », raconte Angélique de Labarre de Saint-Exupéry. Militante infatigable, elle sera au côté de Martin Luther King en 1963 pour défendre les droits civiques aux États-Unis et en France auprès de la Lica devenue Lica (Ligue internationale contre le racisme et l'antisémitisme). « Si elle avait été une couleur, cela aurait été le bleu. Maman était foncièrement cocardière », confiait à *Figaro* Akio Bouillon, en 2015, révélant déjà toute la fierté qu'il éprouvait pour sa mère. ■

Festival Menuhin de Gstaad: retrouvailles au sommet

Deux ans après leur rencontre au concours Tchaïkovski, Valery Gergiev et Alexandre Kantorow ont offert une parfaite harmonie.

THÉRY HILLERTEAU @thilleriteau
ENVOYE SPÉCIAL À GSTAAD (SUISSE)

CLASSIQUE Pour tout Français, Gstaad l'été est la promesse d'un dépaysement. Depuis Lausanne, le train panoramique qui s'enfonce vers la Suisse allemande plonge dans de vastes étendues vertes. Une harmonie paisible, qui égale l'imagination d'un folklore montagnard désuet aux dehors parfois féériques. Cette féerie, Christoph Müller, directeur artistique du Gstaad Menuhin Festival, s'évertue depuis presque vingt ans à la traduire en musique. Transposant en actes et en notes la quête d'harmonie entre l'homme et la nature, l'idéal sociologique et la métaphysique contemplative, qui était celle de Yehudi Menuhin, fondateur du festival. Ambitieuse utopie. Mais qui agit en ces temps si particuliers tel un baume réconfortant.

C'est le sentiment que l'on avait, ce 20 août, en ressortant du concert exceptionnel (en demi-jauge, comme dans toute la Suisse), qui voyait les retrouvailles de Valery Gergiev et du pianiste français Alexandre Kantorow, deux ans après la victoire de ce dernier au prestigieux concours Tchaïkovski, présidé par le célèbre chef russe. Un grand moment de musique, marqué, surtout, par l'harmonie parfaite qui semblait s'être installée entre chaque musicien. Du plus lointain instrumentiste de rang au soliste.

L'ouverture voyait la phalange du Mariinsky renouer avec un compositeur qu'elle connaît bien, pour en avoir largement défendu les couleurs ces dernières années : le contemporain russe Rodion Chchedrine, dont la suite orchestrale tirée de son ballet de jeunesse *Le Petit Cheval bossu* déploie des accents tour à tour épiques et folkloriques qui sont du pain béni pour les musiciens russes. Au milieu de miroitements de cordes éthérées, de glissandi de cuivres et de basses cossues, on distingue surtout la clarinette solo de Nikita Vaganov, véritable faune dont l'agilité dans les changements de registre et la virtuosité (notamment dans la *Danse tzigane*) n'avaient d'égal que la délicatesse dans la féérique duo entre le tsar et la princesse.

Changement radical d'atmosphère avec le *Second Concerto pour piano* de Prokofiev. Dès les premières mesures, Alexandre Kantorow donne le ton. Celui d'une interprétation habitée d'un bout à l'autre par la conscience permanente du drame sous-jacent de cette diabolique descente aux enfers. Faisant fi des difficultés techniques, qu'il semble survoler tel un funambule. Détachant son jeu, même dans les passages les plus déstructurés de la partition, avec une clarté de son toute française qui tranche avec un certain culte de la puissance et de la virtuosité trop entendu dans cette œuvre, autrement plus complexe et subtile. Révélant des phrases et des dynamiques à la palette insoupçonnée, comme pour mieux embrasser

l'orchestre tout entier. Il suffit d'ailleurs de voir ses épaules s'alourdir, à la fin du troisième mouvement, pour épouser la lourdeur de tout l'effectif, pour comprendre qu'il y a là une alchimie rare entre un soliste, un chef et l'ensemble qu'il dirige. Dire que le Mariinsky a cette musique dans le sang serait sans doute un raccourci facile... Même si l'on ne peut s'empêcher de le penser en entendant l'orchestre narrer comme un seul homme l'histoire de *Roméo et Juliette* dans la désormais célébrissime suite symphonique tirée du ballet du même compositeur.

« Faire grandir les jeunes »

L'occasion, pour Gergiev et ses musiciens, de faire le lien avec la thématique de cette édition 2021 : Londres. « Construire des ponts entre le festival et les grandes capitales musicales d'Europe me semblait important pour montrer que, en dépit du cadre idyllique, nous ne sommes pas coupés du monde », explique Christoph Müller. Une manière de perpétuer l'héritage de Yehudi Menuhin, dont une grande partie de la carrière s'est faite dans ces capitales européennes.

« L'autre manière de perpétuer son héritage, c'est par le soutien que nous apportons aux jeunes musiciens », poursuit-il. Soutien qui prend des formes diverses. Allant des orchestres d'amateurs à l'Académie de direction qui reçoit chaque année de 250 à 300 candidatures, aux concerts à proprement

parler. À l'instar du programme Menuhin's Heritage Artists, « qui nous permet de suivre pendant cinq ans quatre jeunes interprètes, déjà à l'oree d'une grande carrière, et de les faire grandir avec nous » : parmi ces derniers figure justement Alexandre Kantorow, au même titre que Ne-Manja Radulovic, Lucienne Renaudin Vary ou Bomsoori Kim, qui refermera le festival le 4 septembre. Mais aussi comme la série des « jeunes étoiles » : de tous jeunes lauréats de concours ou étudiants recommandés par d'illustres professeurs, à qui le festival offre carte blanche chaque samedi dans la chapelle de Gstaad.

Ce 21 août, le public pouvait découvrir le pianiste allemand Robert Neumann. À 20 ans, ce prodige à peine sorti de l'adolescence cultive un jeu tout en profondeur et en expressivité, multipliant chez Chopin et Rachmaninov les graves tonitruants et les flots d'arpèges ou d'accords noyés dans une pédale pleinement assumée. Mais sait aussi faire preuve, dans ses propres réarrangements pour piano seul des *Danses roumaines* de Bartok, d'une imagination débordante et pleine de fantaisie. Chaque concert des « étoiles » est disponible trois jours après sur la plateforme du festival, qui invitera les internautes à voter du 9 au 30 septembre pour leur « étoile préférée » : cette dernière se verra invitée pour un grand concert la saison prochaine. ■

Festival jusqu'au 4 septembre.
www.gstaadmenuhinfestival.ch



L'orchestre du Mariinsky, sous la direction de Valery Gergiev, accompagne le pianiste français, Alexandre Kantorow, vendredi soir, à Gstaad. RAÏHAËL FAUX / GSTAADPHOTOGRAPHY.COM